

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Souvenirs de rencontre

Robert Soulières, Paule Daveluy, Cécile Gagnon, Henriette Major et Raymond Plante

Volume 7, numéro 2, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Soulières, R., Daveluy, P., Gagnon, C., Major, H. & Plante, R. (1984). Souvenirs de rencontre. *Lurelu*, 7(2), 28–30.

aimerait que les éditeurs soient plus dynamiques dans la diffusion de leurs produits, qu'ils se sensibilisent à ce problème et qu'ils planifient leur production un an à l'avance. Ainsi, l'illustrateur pourrait travailler dans de meilleures conditions et par conséquent offrir un produit de meilleure qualité.»

Suzanne Duranceau explique jusqu'à quel point l'Association vient en aide aux illustrateurs isolés, aux jeunes qui débudent dans le métier et qui ne s'y connaissent pas, aux autodidactes qui n'ont aucun appui ni du milieu scolaire ni du milieu du travail et qui de plus ne sont pas au courant du marché. Le seul fait d'apprendre à lire et à négocier un contrat tout en sachant y apporter des amendements demande une habileté que l'Association transmet à ses membres. En fait, la mise sur pied de cette association donne de bons résultats. Son conseil d'administration se réunit tous les mois pour planifier des projets, offrir des soirées porte-folio où les illustrateurs échangent leurs expériences, résolvent leurs problèmes. Déjà l'Association a organisé deux encans d'oeuvres de ses membres. Ainsi ont-ils pu se faire découvrir par des directeurs artistiques qui, par la suite, font appel à leur talent. Ces encans permettent aussi au public d'apprécier des oeuvres originales de ces artistes et de les comparer avec celles imprimées et publiées dans un livre pour enfants. Une même illustration donne un effet fort différent en imprimé et en original. De plus l'Association stimule la participation aux activités internationales. Elle offre un service d'information sur toutes les expositions internationales et permet à ses membres de consulter les annuaires internationaux d'illustrateurs tels *American Illustrations* et *European Illustrations*. De plus des contacts avec les associations américaines de San Francisco et de New York permettent des échanges professionnels. Vraiment l'Association est une note d'espoir pour les illustrateurs.

Ajoutons que du 13 au 30 septembre 1984, l'Association présente une exposition de grande envergure à la bibliothèque de Québec. Exposition qui porte sur les livres, la publicité, l'édition, l'affiche, les couvertures de romans, les décorations d'objets tels des marionnettes de bois et des boîtiers.

souvenirs de rencontre

Dans le numéro printemps-été 1984, Sylvie Gamache vous expliquait comment organiser une rencontre auteur-lecteurs. Ces rencontres, même si elles sont bien planifiées, comportent fatalement des surprises agréables, des événements cocasses et parfois aussi des déceptions.

Bien que je ne participe qu'à une dizaine de rencontres par année, à cause d'un travail à temps plein (il faut bien manger), il m'est arrivé des choses incroyables pendant que je voyais du pays: deux accidents d'automobiles qui auraient pu être fatals, et ce en moins de 24 heures. C'était dans la région de Rivière-du-Loup... et ce n'est pas moi qui conduisais. Il m'est arrivé aussi de me faire voler mes clés par un jeune kleptomane (sans doute voulait-il que je reste plus longtemps!), mais heureusement je les ai retrouvées avant la fin de la dernière période. J'ai vu également une rencontre pourtant sympathique se terminer par une rixe entre deux élèves, une rixe où l'on voit une chaise se balader dans les airs à dix heures du matin. On se demande alors comment la journée va finir! J'ai aussi vécu l'expérience, comme d'autres auteurs, de rencontrer une soixantaine d'élèves qui n'ont pas lu vos livres et qui, à cause d'une erreur dans l'horaire, attendaient un invité autre que vous... Mais tout cela constitue justement les hasards de la vie qui mettent du piquant dans ces rencontres et expliquent sans doute pourquoi on se souvient davantage de celles-là.

Lurelu a invité les auteurs à raconter leurs souvenirs de tournée. Paule Daveluy, Cécile Gagnon, Henriette Major et Raymond Plante ont répondu à cette invitation.

Robert Soulières



Leur PREMIER auteur, ma DERNIÈRE tournée

«Excusez-moi, ai-je dit aux élèves qui se pressaient autour de moi à Ville-Marie, au mois de mai de cette année, mais je préférerais passer l'avant-midi à regarder vos dessins sur des extraits de mes oeuvres que de vous parler de celles-ci. Vos choix me fascinent...»

Les murs de cette école secondaire du Témiscamingue que je visitais dans le cadre du Festival national du livre étaient en effet piqués de rectangles de papiers colorés parmi lesquels on retrouvait plusieurs versions de mon portrait, des phrases illustrées tirées de mes livres et une extraordinaire bande dessinée sur *Un coq, un mur, deux garçons*.

Ravie, curieuse, enthousiaste, j'avais peine à m'arracher à cette galerie improvisée, surtout que le discours de bienvenue du président des élèves avait été ponctué par l'offre d'un bouquet de corsage. Mon premier! Jamais encore, dans mes tournées de conférences chez les jeunes, je n'avais été si chaleureusement accueillie! J'en restais bouleversée. Bien sûr, je suis née à Ville-Marie, et les jeunes le savaient, mais je n'y étais pas revenue depuis longtemps. Ce qui comptait surtout pour eux, je crois, c'est que j'étais *le premier auteur* à venir dans la région parler de son métier. Ils buvaient mes paroles. Parole! Les professeurs m'entouraient, sincèrement intéressés. Tous les midis, j'étais invitée à dîner par les autorités des écoles du périple. On me recevait à domicile ou chez les religieuses, le poste local de radio venait faire une entrevue, on enregistrerait ma conférence sur bande vidéo et des élèves amérindiens de Notre-Dame-du-Nord montaient une pièce sur un de mes livres. Un velours pour l'ego. Pour moi qui avais connu les aléas de tournées mal préparées et qu'on avait à maintes reprises catapultée, sans même un mot de présentation, devant des auditoires résignés à leur triste sort, pour moi qui avais trop souvent débâillé ma marchandise en expliquant que j'étais et ce que je faisais là à des groupes d'élèves qui me vrillaient silencieusement de l'oeil, c'était le paradis.

Devant ma réticence à quitter le corridor où s'alignaient ces dessins qui me fascinaient, le professeur d'arts plastiques a demandé aux artistes s'ils consentaient à me donner leurs oeuvres. Acquiescement spontané. J'ai alors pu débiter mon boniment le coeur content. La personne qui pouvait le mieux comprendre ces dessins et en

goûter les subtilités aurait le temps de s'y attarder.

Que cette tournée m'a fait chaud au cœur! D'un bout à l'autre de ce superbe lac de 125 kilomètres de longueur, j'ai été reçue comme les auteurs devraient toujours l'être: avec respect et affection. J'étais sans aucun doute le premier gratte-papier à se rendre dans la région; je ne serai sûrement pas le dernier, si j'en juge par la réaction générale.

Les dessins promis, je les ai reçus, accompagnés, chacun, d'une lettre enluminée me remerciant de mon passage là-bas... ou le commentant.

«Je ne m'attendais pas, dit Pierre, à ce qu'elle ressemble à ça: une gentille dame de 65 ans, sur le bord de la retraite. Elle ressemble à la grand-mère d'une élève, une personne comme une autre.»

«Moi qui d'habitude, écrit Marie-Claude, ne suis pas très impliquée dans les activités de notre école, j'ai trouvé que, pour une fois, c'était une activité qui me plaisait vraiment.»

«Je lui lève mon chapeau, dit Claude. J'ai bien aimé sa façon. Elle riait. J'aurais aimé qu'elle nous parle plus de sa famille, mais que voulez-vous faire avec une heure et demie, hein?»

«Je pensais, déclare Martin, qu'elle était une grande dame pincée mais elle est une grande dame toute simple.»

Je m'arrête à ce dernier commentaire qui, à lui seul, justifie ma carrière: «Quand je vous lis, affirme Nancy, je comprends qu'est-ce que je lis.»

Oui, décidément, cette dernière tournée m'a comblée. Pourquoi «dernière»? Pas parce que cette formule me semble dépassée — au contraire — non, c'est que je me fais vieille et que ces tournées, en dépit des satisfactions incontestables qu'elles apportent, se révèlent épuisantes physiquement. Je continuerai de communiquer autrement avec les jeunes, grâce, peut-être, à ces rencontres qui m'ont beaucoup appris sur eux.

Paule Daveluy

Paule Daveluy



Comment faire une tournée avec le sourire... même en avril sous la neige

Faire une tournée dans le Bas-du-Fluve quel délice! Pendant quatre jours je vais rencontrer des jeunes dans les écoles éloignées, porter le feu de la lecture, en somme, à 150 kilomètres de Rivière-du-Loup.

Longues heures de voyage de Montréal à Rivière-du-Loup. Je m'installe. Le premier matin il faut se lever tôt, car il y a deux heures de route avant d'arriver à la première école.

6 h lever, 6 h 25 départ en auto. La route est droite et enneigée. Justement il neige. Au mois d'avril ici ça n'a rien d'anormal. Mais plus on roule plus ça tombe.

— Si l'école était fermée, dis-je.

— Impossible de savoir avant l'ouverture des classes. Les bureaux n'ouvrent qu'à 8 h 30, déclare mon cicérone.

On continue... Le ciel est complètement obstrué par les flocons. Les routes aussi. Plus on avance plus les bancs de neige grandissent. Je regarde dehors. Devant les habitations isolées ou groupées je remarque des enfants en costume de neige qui jouent avec entrain. Ils ont bien raison; c'est beau cette neige fraîche à la mi-avril. Ces enfants ont l'allure d'enfants de 8, 9, 10 ans. Alors, vous commencez à saisir?

Il est 8 h 45. La porte de l'école est fermée. Pas un chat en vue. Retour sur la route à une cabine téléphonique. On téléphone à la commission scolaire. Toutes les écoles de la région sont fermées pour la journée à cause de la neige, nous annonce un répondeur automatique. Je reprends la route. Deux heures en sens inverse. La souffleuse est passée. La route est dégagée. C'est beau la nature, les épinettes chargées de neige de chaque côté.

Demain il faudra recommencer le trajet et, bien sûr, participer aux rencontres manquées la veille, avec un horaire doublé.

Voulez-vous savoir où j'ai passé le reste de cette journée après quatre heures de voiture? Dans mon lit, à l'hôtel, à réfléchir aux bienfaits que procurent ces rencontres avec des jeunes lecteurs enthousiastes et amoureux... des tempêtes de neige.

Cécile Gagnon

Cécile Gagnon



Des questions embarrassantes

Voici en vrac quelques remarques amusantes faites par des enfants au cours de mes rencontres auteure-lecteurs.

- «Comment fais-tu pour colorier les dessins dans tes livres sans dépasser?» (1re année)
- (Je venais de leur montrer un de mes livres.) «Ce livre-là, j'en ai un chez

moi, pareil, pareil, pareil. Est-ce que c'est toi qui l'a écrit aussi?» (1re année)

- «Qu'est-ce que ça mange un auteur?» (1re année)
- «Quel âge as-tu?» Cette question revient souvent chez les moins de dix ans. Et quand je leur révèle franchement mon âge, tous se prennent la tête entre les mains en s'écriant: «Ah! t'es vieille!»

Il y a aussi une foule d'autres questions embarrassantes telles que: «Quand on est écrivain, est-ce qu'on fait des fautes en écrivant?» «Combien ça paye, faire un livre?» «Combien ça prend de temps?» «Qu'est-ce que tu fais quand un éditeur refuse ton manuscrit?» Ces questions obligent l'auteure-animatrice à entrer dans les méandres du monde de l'édition. Il s'agit alors d'en donner un aperçu sans décourager les éventuels écrivains...

Henriette Major

Henriette Major



Des centaines d'anecdotes

Oui, oui, j'ai des anecdotes. D'ailleurs, tous les auteurs voyageurs qui promènent leurs petits livres dans les recoins du pays risquent d'en ramasser quelques-unes. En quatre ans et plus de 175 visites dans les bibliothèques et les écoles, je me suis beaucoup amusé. Je ne vais évidemment pas me répandre ici mais je vais quand même raconter quelques aventures qui me sont arrivées. Bien sûr, les jeunes que l'on rencontre ont parfois des bons mots... mais je conserve surtout en mémoire les gaffes des adultes. Je dois cependant souligner que, depuis deux ans, nous sommes beaucoup mieux reçus que du temps où la visite d'un auteur était surtout expérimentale. Ainsi, à cette époque qui n'est pas si lointaine, je me suis déjà amené dans une école où le principal n'avait jamais entendu parler de moi et où le professeur, celui qui avait «organisé» ma venue, était justement absent. Bon, je l'ai dit, cela ne se produit plus. Comme ne doivent plus se répéter les deux anecdotes suivantes.

C'était ma toute première visite en bibliothèque, dans le cadre d'une quelconque semaine de la lecture. En guise de mot de bienvenue, la bonne vieille bibliothécaire n'a pas manqué de me dire qu'elle ne me connaissait

absolument pas et qu'elle n'avait aucun de mes livres. De plus, devait-elle ajouter, elle ne m'avait jamais demandé. C'était Bernard Assiniwi — à qui je n'en veux évidemment pas — qu'elle désirait inviter. Comme il était pris et que j'étais un auteur de la région — mon ancienne région —, on lui avait forcé la main. Et j'étais là comme une espèce d'épouvantail éberlué. Que voulez-vous, à cette époque, je ne savais pas trop comment les choses devaient se passer... elle non plus peut-être! En tout cas, le soir même, je me suis retrouvé devant une table sur laquelle gisaient toutes les oeuvres québécoises de la bibliothèque. Moi, presque incognito, je devais «renseigner les gens sur la littérature québécoise». Au bout d'un moment, une jeune fille s'est approchée de moi et, à mon grand étonnement, elle m'a glissé à l'oreille de façon à ce que je sois vraiment le seul à l'entendre:

— Écoutez, monsieur, il y a un auteur québécois ici. Pourriez-vous me dire où il est? J'aimerais lui parler.

Et moi, aussi discret qu'elle, je lui ai chuchoté:

— Il n'est pas très loin. C'est moi.

Nous avons ri. La situation s'y prêtait bien et... j'en avais besoin.

Tiens, avant de retourner à l'été fou, ces petites aventures qui se sont déroulées dans des écoles. Dans une institution montréalaise, l'enseignante-organisatrice me reçoit plutôt froidement.

— Vous rencontrez votre premier groupe à neuf heures, me dit-elle de ce ton autoritaire qui a réveillé en moi la chair de poule que j'avais cru perdue en même temps que mon enfance officielle.

Je lui répons:

— Je sais, madame. À ma montre, j'ai neuf heures moins cinq et je suis prêt.

— Oui... mais, en cinq minutes vous ne pourrez jamais corriger ceci.

Et elle me montre les quatre-vingt-dix compositions accompagnées de dessins, empilées sur la grande table de la salle des profs. C'est le travail de trois classes. Et j'imagine les pauvres écoliers qui ont dû suer pour pondre tout cela. Oh! comme ils ont dû me haïr! Naïvement, je souligne à la dame que je ne suis pas là pour faire de la correction.

— Comment allez-vous pouvoir donner à chacun de «bons conseils» si vous ne lisez même pas ce qu'ils ont fait.

La cloche, celle qui me caresse toujours à rebrousse-poil, a résonné à son tour. J'ai rencontré mon premier groupe. Hypocritement, j'ai félicité tout le monde pour le bon travail qu'ils avaient fait. Déçue, l'enseignante a évidemment téléphoné à Communication-Jeunesse pour dire à Isabelle Cot-

tenceau que ma visite ne correspondait pas du tout à ce qu'elle attendait.

On finit toujours par décevoir quelqu'un. Comme j'ai dû décevoir cette classe de quatrième où, dès le début de mon exposé, une élève a levé la main pour me demander de faire un dessin. Bon, j'ai trouvé l'occasion excellente pour expliquer que je ne suis pas un dessinateur.

— Les dessins ne sont jamais de moi. D'ailleurs, je dessine tellement mal, je n'oserais jamais vous faire un dessin.

J'ai continué mon exposé et, à toutes les deux minutes, un nouvel élève levait la main pour me demander une illustration. Et moi, je reprenais mes explications... Chacun son métier, chacun son talent, etc. Une fois ma rencontre terminée, au moment même où je m'apprêtais à quitter ce local et où je croyais que tout le monde avait enfin compris que je n'avais rien d'un illustrateur, c'est l'enseignant qui m'interpelle:

— Monsieur Plante, étant donné que vous ne voulez pas nous faire de dessin, vous pourriez peut-être nous chanter un p'tit quelque chose. Les enfants aiment bien les chansons de vos émissions de télévision.

Chacun son métier et... et laissez tomber!

Et puis, il y a cette autre titulaire d'une classe de sixième où, dès mon entrée, j'ai pu sentir le climat militaire. Avec une certaine impatience qui devait lui être coutumière, elle m'a cédé sa place pour aller s'asseoir à un pupitre du dernier rang. Là, sans broncher et surtout sans jamais sourire, elle m'a laissé faire mon exposé habituel. Moi qui ai toujours pris soin d'agencer des notes d'humour là-dedans — parce que je trouve qu'un éclat de rire reste le meilleur moyen pour le conférencier de reprendre son souffle — j'avais l'impression que cette général en chef avait une carapace hippopotamesque. Par chance, ses élèves riaient brièvement à chacun de mes bons vieux gags sans oublier pour autant de tourner la tête vers elle, histoire de recueillir du coin de l'oeil la permission de continuer à rire. Toujours est-il que je me suis rendu tant bien que mal à la période de questions. Une petite fille à lunettes, minuscule, certainement une première de classe, a alors levé le doigt pour me demander:

— Qu'est-ce qu'on peut faire à l'école si on veut devenir écrivain?

Certainement fatiguée par les rires et surtout par le côté jeu de l'écriture que je tâche toujours de faire ressortir, l'enseignante n'attendait que cette timide question pour bondir. Je n'avais pas ouvert la bouche qu'elle était debout et me haranguait:

— Dites-leur, monsieur Plante, dites-

leur qu'il faut travailler fort, qu'il faut étudier tous les jours, faire attention aux fautes d'orthographe. Dites-leur, là, qu'il faut bûcher et que c'est pas facile. Dites-leur qu'ils sont mieux de se grouiller.

Je pense encore à ces deux religieuses. Chacune enseigne à un bout du Québec. Elles ne se connaissent certainement pas, mais elles ont exactement le même style... que j'appellerais le style «chef d'orchestre». L'une d'elles m'a même présenté au groupe que je rencontrais en ces termes:

— Monsieur Plante est ici pour nous parler des beaux livres qu'il a écrits. On ne les a pas encore reçus mais ça viendra. Alors écoutez-le bien et j'espère que ça va donner des résultats.

Dans les deux cas, j'ai commencé ma petite conférence avec une certaine angoisse, je l'avoue. Parce que, au lieu de s'asseoir parmi les élèves, les deux bonnes soeurs se sont placées derrière mon dos. De là, à coups de gros yeux, de signes de tête entendus et d'index sur la bouche, elles pouvaient diriger les réactions de l'auditoire, jouer de la discipline et même orchestrer la période de questions. Les jeunes ne savaient pas toujours où donner de la tête, certains devaient baisser la main aussitôt qu'ils avaient cru bon de la lever, les cancrs officiels devaient «prendre leur trou», comme on dit. Voilà donc pour le style «chef d'orchestre».

Bien entendu, ce sont là des petites anecdotes qui m'ont fait rire et ne troublent pas mon sommeil. Je m'en voudrais, par contre, de ne pas souligner le travail gigantesque de certains animateurs des régions — et je pense ici plus particulièrement à Georges Côté de Trois-Rivières et à Jean Bernier de Rivière-du-Loup — et aux autres des BCP que je connais moins. Que ce soit à Winnipeg, dans le nord de l'Ontario, à Natashquan, dans les Maritimes ou ailleurs, nous sommes maintenant bien reçus et j'estime que, pour un auteur, ce n'est jamais mauvais d'apprendre ce qui se passe à l'extérieur de son patelin.

Enfin, ce que je souhaiterais à tous les auteurs ce serait d'être reçu comme je l'ai été à l'école Jacques-Bizard de l'île Bizard, pendant la Semaine du festival du livre en mai dernier. Non seulement les élèves de cette école avaient-ils lu mes livres, mais il y avait également eu toute une série d'activités autour de mon oeuvre, dont un rallye. Wow! Ça, ça revigore un auteur! Sans prétention, j'ai même eu l'impression que mes histoires avaient vécu là des aventures que je ne leur connaissais même pas.

Raymond Plante
Raymond Plante